

Travolta et moi de Patricia Mazuy

Gérard Grugeau

Number 70, December 1993, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22898ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1993). Review of [*Travolta et moi* de Patricia Mazuy]. *24 images*, (70), 46–46.

Critiques

TRAVOLTA ET MOI DE PATRICIA MAZUY

Le nouveau film de Patricia Mazuy fait partie d'une collection regroupant sous le titre *Tous les garçons et les filles de leur âge* dix œuvres de fiction centrées sur l'adolescence et la musique. Cinéastes plus ou moins chevronnés (Téchiné, Brisseau, Akerman, Assayas) et jeunes talents (Cédric Kahn, Émilie Deleuze, Antoine Desrosiers, Olivier Dahan) cosigneront la série. De quoi mettre l'eau à la bouche de tous les cinéphiles! Pour sa part, Patricia Mazuy a choisi d'ancrer son récit dans la France profonde des années 70.

Fille de petits commerçants, Christine est une groupie de John Travolta. Dans la réalité, la «Fièvre du samedi soir» prendra pour elle les traits de Nicolas, un jeune garçon «destroy» qui a fait le pari de la séduire. Chronique provinciale sur les amours adolescentes, la quête d'identité et le difficile passage à l'âge adulte,

Travolta et moi s'inscrit dans la lignée de *Peaux de vaches*, le premier long métrage de Patricia Mazuy, et confirme la singularité d'un style. On y retrouve la marque d'un cinéma de la rupture et du déséquilibre, un climat d'insurrection (le thème du feu), un filmage instinctif et physique, un montage taillé à même l'urgence des émotions et une bande-son énergisante qui donne la tonalité d'un milieu ou d'une époque et soutient la violence latente ou manifeste d'un récit tragique et noir. La cinéaste joue ici habilement des lieux et des espaces (l'autobus, la boulangerie familiale et la patinoire) qui constituent, chacun à leur manière, les principaux jalons d'une sorte de parcours initiatique vers l'émancipation. Le sombre désespoir d'une certaine jeunesse dépourvue de tout espace de rêve à investir (la patinoire comme métaphore du monde) se lit en filigra-

ne d'une fiction sauvée de la complaisance par un humour corrosif. On regrettera peut-être au passage l'excès de pudeur avec lequel la jeune réalisatrice approche les corps lors d'une scène d'amour pourtant essentielle, enlevant ainsi à la séquence une part de sa charge subversive. Ceci dit, *Travolta et moi* relève avec brio le défi de la fiction et séduit par ses échappées oniriques au son de la musique des seventies. Porté par le naturel de ses personnages (acteurs professionnels et non professionnels) et la cohérence de son univers, le film échappe à toute démonstration sociologique, ce qui est loin d'être son moindre mérite. Quatre ans après *Peaux de vaches*, Patricia Mazuy reste une cinéaste à suivre. ■

Gérard Grugeau

MOI IVAN, TOI ABRAHAM DE YOLANDE ZAUBERMAN

«**Q**uelque part en Pologne dans les années 30», dit un carton au début du premier long métrage de fiction



de Yolande Zauberman, déjà réalisatrice de deux documentaires. Et pourtant, nous n'aurons pas droit (heureusement) au film historique, la cinéaste ayant échappé à la poix de la reconstitution par un indéniable sens de la poésie qui confère un degré d'abstraction certain à *Moi Ivan, toi Abraham*, et le rend, tout compte fait, très attachant, peut-être contradictoirement puisque l'abstraction a faculté d'éloignement. Nous n'aurons pas droit non plus à la leçon d'histoire, l'Histoire (avec un grand H) ayant été sacrifiée au profit de la légende, du conte d'enfants (non pour enfants). Ce qui importe pour Yolande Zauberman, c'est le regard porté sur les deux garçons de son film, Abraham et Ivan, l'un juif l'autre pas, âgés d'environ une douzaine d'années, qui ont décidé de s'enfuir. Son regard ne sera que volonté de suivre au plus près cette fuite, et de n'en saisir que ses mouvements (d'où ce degré d'abstraction évident). Zauberman ne filme que des trajectoires, des impulsions, des gestes, la circulation, en un mot